

d'une voix radoucie, après une courte pause ; le sang a laissé des traces sur l'empreinte de ses pas, et les eaux de la Petite-Jeanne aussi bien que celles de la Fourche-la-Fave n'ont pu les effacer.

—Et ce misérable compte épouser, pas plus tard que demain, la fille du vieux Roberts ! observa Cook. Mais non, cela n'est pas possible, l'Indien se trompe.

—Eh ! quoi, le pieux, le dévot Rowson ? s'écria Mullins qui ne pouvait pas encore croire à tant d'infamie.

—Toutes ces paroles sont superflues, répliqua fièrement Brown ; avant tout, il faut agir et cela promptement, immédiatement. Assowaum va donc nous conduire à la maison de Johnson, et de là nous nous rendrons tous ensemble chez Roberts, où il faut à tout prix que nous arrivions de grand matin.

—Il y a probablement quelque grave erreur, observa Mullins, l'Indien n'est pas infallible, et...

—Assowaum a suivi ses traces depuis plusieurs semaines et et il les a mesurés, à une ligne près, à l'aide de son tomahawk. Le visage pâle est un traître.

—A quoi bon tant de bavardages ? répliqua Brown, il est accusé, cela suffit.

—Mais qui l'accuse ? demanda Mullins d'une voix aigre-douce. L'Indien qui n'était pas son ami, et cela parce que Rowson avait converti Alapaha, sa femme. Est-ce là une raison pour arrêter un ministre pieux et digne de respect, et de faire une injure ineffaçable ? Il faut y regarder à deux fois avant de se décider à faire une démarche aussi délicate et aussi compromettante. Je demande avant tout qu'on produise des preuves positives ; sans cela je refuse mon concours.

—Eh bien ! confrontez cet homme avec moi, s'écria l'Indien, qui se redressa avec fierté ; nous verrons s'il osera me regarder en face. S'il ne pâlit pas à ma vue, qu'on me pendre à sa place. Les hommes pâles trouvent-ils ma proposition acceptable ?

—Oui ! répondit Harfield, d'un ton de voix décidé, je ne sais pas pourquoi nous aurions plus de créance en la parole d'un Peau-Blanche que sur celle d'un Peau-Rouge. Moi-même je n'ai jamais pu souffrir ce prédicateur, et je ne serais pas étonné que sous la peau d'agneau dont il s'était revêtu, il n'eût caché la dent d'un loup. Au bout d'un quart d'heure, les prisonniers, escortés par six cavaliers bien armés, s'avancèrent dans la direction de la prison provisoire, qui leur était destinée, c'est à dire la ferme de Wilson. Pelter et Hostler restèrent à la maison d'Atkins, pour garder la place, tandis que les autres Régulateurs, sous la direction d'Assowaum, se dirigèrent vers la cabane isolée des bandits, pour y retrouver, si faire se pouvait, un des plus coupables de leur bande, celui qui avait déjà été l'objet de tant de recherches inutiles, Cotton, et aussi pour obtenir quelques nouvelles preuves de la culpabilité des prisonniers.

Minuit sonnait : la plus profonde obscurité enveloppait la forêt immense. La cime des arbres séculaires s'inclinait sous les efforts de la rafale et gémissait tout en agitant ses feuilles, couvertes de gouttes de pluie. Les nuages dégageaient une électricité incessante, et, au milieu des éclairs, le tonnerre grondait comme un coup de canon répété par ses échos.

Tout à coup une forme animée se glissa avec la plus grande précaution par dessus la barrière dont la cabane de Johnson était entourée.

Ce visiteur nocturne, c'était Cotton.

Il s'avança par la porte ouverte dans l'intérieur de la cabane, ramassa tout ce qu'il possédait en armes et en habits, et alla cacher dans un arbre creux, non loin de là, plusieurs autres objets qu'il voulait soustraire à l'investigation de ses ennemis.

Puis ayant rallumé le feu de la cheminée, il emporta quelques charbons ardents dans un des coins du logis, sous le lit, et, jetant un dernier regard d'adieu à la terre qui lui avait si longtemps servi d'asile contre ses persécuteurs, il fit entendre un blasphème épouvantable à l'adresse des Régulateurs, et disparut, en observant le même silence qu'à son arrivée à travers les halliers impenétrables de la forêt.

CHAPITRE X

ROWSON APPREND QUE LA MAISON D'ATKINS EST ENVAHIE.

Sur les bords d'un marais de l'Arkansas, non loin d'un cannier depuis peu incendié, un chêne gigantesque dresse dans les airs sa cime hardie. La foudre l'a frappé et depuis il affecte la forme d'une croix grossière ; on l'appelle pour ce motif "le chêne en croix."

Rowson, qui avait souvent en ce lieu organisé des réunions de prières, y avait donné rendez-vous à Cotton.

Cotton, arrivé le premier, jetait à chaque instant des regards d'impatience du côté du chemin par où devait venir le prédicateur, tout en examinant avec la plus grande précaution les buissons verdoyants autour de lui, se tenant sur ses gardes et prêtant l'oreille au moindre bruit.

—Enfin, enfin ! ce n'est pas dommage, s'écria-t-il d'un ton bourru ; voilà une heure mortelle, Rowson, que vous me faites souffrir le martyre. Pour la dernière fois que nous devons nous trouver ensemble, vous auriez pu montrer un peu plus d'empressement.

—Qu'est-ce à dire ? demanda Rowson d'une voix alarmée. Vous avez l'air d'avoir serré la main d'un cadavre ; qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que les Régulateurs... ?

—La maison d'Atkins est envahie ; les Régulateurs sont sur notre piste.

—Tonnerre de tous les diables ! Atkins a-t-il fait des aveux ?

—Je n'ai pas eu la curiosité de le lui demander, murmura Cotton ; de plus, Johnson doit être tombé dans les griffes du maudit Indien ; car il était parti en toute hâte pour se défaire de lui et j'ai vainement attendu son retour.

—Mais comment savez-vous qu'Atkins... ?

—Johnson ne rentrait pas, comme je viens de vous le dire. Ce retard me décida à me rendre chez Atkins, pour lui faire part de mes appréhensions. Que vois je en approchant de la ferme ? Les chevaux effarouchés galopant dans l'enceinte de la clôture, la porte de la cachette enfoncée. Je donne alors à trois reprises différentes le signal convenu avec la plus grande exactitude. Mon appel demeura longtemps sans réponse ; enfin, j'entends un cri de hibou, mais d'une façon qui n'est pas la nôtre et cela trois fois seulement. Nous étions infailiblement découverts. Je rôde autour de la maison ; plusieurs individus s'élançant de leurs retraites et se jettent sur un homme qui, à en juger par les cris qu'il poussait, ne pouvait être que Weston. Je cours à toutes jambes à la cabane de Johnson ; je cache en toute hâte nos objets les plus précieux dans le creux du gommier, du côté de la rivière, et après avoir pris nos armes, je mets le feu à la maudite hutte.

—Que faire ? quel parti prendre ? demanda Rowson l'œil hagard ; si les prisonniers nous trahissent.. Où est Jones ?

—Selon toute probabilité, les Régulateurs se sont emparés de lui ; j'en suis même certain, car sans cela il serait revenu.

—Dans ce cas, il ne nous reste d'autre ressource que la fuite, et cela en toute hâte.

—Oui ! mais comment faire ? Les Régulateurs se mettront à nos trousses, et s'ils nous attrapent, gare à nous !

—Il ne faut pas fuir à cheval, eu égard à tout ceci, cela va s'en dire, répondit Rowson ; nous aurions bientôt tous les Régulateurs sur les talons, car nos traces seraient trop visibles après la pluie. Mon canot pourra peut-être nous sauver. Les eaux de la rivière sont encore hautes, et comme la maison de Harper n'offre aucun danger, pour aujourd'hui du moins, nous pourrions peut-être atteindre la rivière de l'Arkansas sans être découverts. Une fois arrivés là, nous serons sauvés. Il faut que demain matin nous arrivions à l'embouchure du Bayou-Meter ; une fois là nous pourrions nous moquer d'eux.

—Mais, damnation ! je me souviens maintenant que j'attends des visites aujourd'hui. Peste ! je n'y pensais plus.